

BUREAUX: RUE NAIN, 1

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ABONNEMENTS:
 ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.
 LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.
 ANNONCES: 20 centimes la ligne.
 RÉCLAMES: 25 centimes —
 — On traite à forfait —

Heures de départ des trains à Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 09, 3 39, 5 18, 6 45, 7 23, 8 32, 9 22, 11 11. s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 11. s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 30, 6 55, 8 00, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix à Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 25, 12 15, 3 25, 5 08, 6 08, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 06.

DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 04 soir

BOURSE DE PARIS

DU 24 OCTOBRE

3 0/0	62 40
4 1/2	89 75
Emprunts (5 0/0)	100 10

DU 26 OCTOBRE

3 0/0	62 00
4 1/2	89 00
Emprunts (5 0/0)	99 80

ROUBAIX, 26 OCTOBRE 1874

DÉPARTEMENT DU NORD
 Election du 9 novembre 1874.
 CANDIDAT CONSERVATEUR

M. Constant FIÉVET

Membre du Conseil général,
 Maire de Masny (arrondissement de Douai),
 Agriculteur, Industriel,
 Officier de la Légion d'honneur.

BULLETIN DU JOUR

Divers journaux annoncent qu'un dissentiment existe entre les membres du cabinet, au sujet de la politique que le gouvernement devra affirmer, dès que l'assemblée nationale aura repris ses travaux. On a même cité les noms des ministres qui se seraient prononcés pour une alliance avec le centre gauche, et de ceux qui voudraient au contraire maintenir et considérer l'union des fractions conservatrices qui ont triomphé le 24 mai 1873. « Il est vrai, dit le Constitutionnel, que trois membres du cabinet: MM. Caillaux, Mathieu-Bodet, Grivart, représentent au sein du gouvernement les aspirations et les tendances du centre gauche, où ils siègent comme députés; mais nous croyons savoir qu'aucune question de nature à troubler l'accord qui doit exister entre les éminents collaborateurs du maréchal de Mac-Mahon, n'a été agitée au conseil des ministres.

Le Constitutionnel croit savoir que M. Batbie et plusieurs de ses collègues demanderont dans une des premières séances de l'assemblée la mise à l'ordre du jour des lois constitutionnelles. L'assemblée sera donc ainsi mise en demeure de tenir la promesse qu'elle a faite avant de se séparer au mois d'août. Le gouvernement ne consentira à aucun nouvel ajournement, et un certain nombre de députés du centre droit se montrent, ajoute le même journal, disposés à voter une proposition de dissolution plutôt que de prolonger indéfiniment une situation préjudiciable aux intérêts du pays, qui réclament l'organisation du septennat.

Le gouvernement de M. Serrano se garde bien d'en agir avec l'Angleterre comme avec la France. On écrit de Londres que l'ambassadeur espagnol a eu une conversation avec lord Derby, et lui a demandé des explications au sujet des navires anglais qui portent des armes aux carlistes. L'ambassadeur a eu le soin de faire remarquer qu'il ne remettrait pas de note écrite et que sa démarche était purement officieuse. Lord Derby aurait répondu qu'il n'avait pas à s'occuper de pareilles questions, et que le gouvernement espagnol n'avait à s'en prendre qu'à lui-même s'il était ou assez négligent, ou assez faible pour ne pas pouvoir garder ses côtes.

Il résulte d'avis reçus de Calcutta, le 24 octobre, par les journaux anglais, que Nassa Sahib avait écrit au Maharajah Scindia en lui demandant sa protection: celui-ci, fidèle à l'Angleterre, s'est empressé, au contraire, de le faire arrêter. Il a avoué, à l'agent politique, la part qu'il avait prise à la révolte, mais si en même temps toute participation aux massacres. Il a reconnu être Nassa-Sahib, mais, depuis, il est revenu sur cet aveu, qu'il prétend avoir fait par vanité, et refuse de faire connaître son nom. Le Maharajah Scindia a supplié le gouvernement anglais d'épargner la vie de Nassa-Sahib, tout en le livrant prisonnier sans conditions aux autorités anglaises, qui lui ont mis les fers aux pieds et aux mains, et le font garder par des forces considérables.

Bela Sahib, frère de Nassa, a été fait prisonnier en même temps que lui.

Les médecins doutent de l'identité de Nassa Sahib: le prisonnier actuel a l'air beaucoup plus jeune que ne le serait maintenant Nassa Sahib.

Nous trouvons dans le *Courrier de Bruxelles* la nouvelle suivante que nous lui empruntons, sous toutes réserves, à cause de la gravité qu'elle peut avoir:

« Nous avons annoncé dernièrement qu'une Note allemande avait été remise à Paris, à l'appui du Memorandum espagnol. Cette nouvelle avait paru hasardée, le fait exorbitant. Toutefois, comme elle était parfaitement exacte, aucun démenti n'a pu lui être donné. Aujourd'hui le *Times* publie une dépêche de Paris qui prépare les esprits à apprendre l'existence de cette Note. Le télégramme du journal anglais en prête seulement l'intention au prince de Bismarck, et comme le grand chancelier à l'habitude de laisser peu d'intervalle entre l'intention et le fait, on peut tenir sa Note comme remise. »

Le Pape, recevant l'évêque de Verdun, a parlé de la France en termes particulièrement bienveillants; il a dit qu'il tremblait à la pensée des dangers qui la menacent. Sa Sainteté a insisté sur la nécessité pour les catholiques de réunir toutes leurs forces, afin de prévenir ces dangers et de combattre efficacement les ennemis de l'Eglise et de la société.

On lit dans la *Patrie*: « Malgré les dires contraires, la date pour le renouvellement des conseils municipaux n'est point encore fixée; c'est dans ce sens que le ministère de l'intérieur a répondu à plusieurs préfets qui demandaient à ce sujet les renseignements précis.

« Nous croyons cependant pouvoir dire que cette date sera définitivement arrêtée dans le conseil de mercredi prochain. Le général de Chabaud-Latour ainsi que tous les ministres actuellement absents, doivent y assister.

Le *Patriote d'Ajaccio* publie une lettre-programme du prince Napoléon aux électeurs d'Ajaccio. Il rappelle sa lutte contre la politique du Mexique et de Mentana, sa participation à la politique qui a valu l'affranchissement de l'Italie, l'annexion de la Savoie, le libre-échange; son opposition aux candidatures officielles et à la guerre de 1870. Il déclare réprouver la politique réactionnaire et cléricalle des chefs impérialistes. Deux seuls partis existent; la réaction et le progrès. Il est pour le progrès. Plus de dictature. Il veut un gouvernement démocratique, avec l'instruction gratuite, l'organisation de l'armée, la modification des impôts, l'émancipation des communes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté de la presse, le droit d'association, la suppression des entraves administratives gênant le développement du commerce. Il termine en repoussant l'accusation d'ambition personnelle.

Une profession de foi républicaine

Un futur candidat, propriétaire riche et républicain convaincu, (rare avis!) est assis dans son cabinet de travail. Sur son bureau sont ses journaux, sa correspondance, de l'encre, une plume, et une feuille de papier in-quarto. Il semble enfoncé dans de riantes méditations qu'il interrompt par ce monologue décousu:

« Et dire que grâce à ce merveilleux enchanteur qui a nom: Suffrage universel, on peut se coucher le soir Gros-Jean comme tout le monde pour se réveiller le lendemain souverain au petit pied!

« Le progrès est tout de même une belle chose!

« On parle avec admiration du télégraphe, des chemins de fer, de la photographie, du vélocipède: mais qu'est-ce que cela en regard de l'invention sublime qui ouvre des perspectives incalculables à l'ambition humaine, ne rebute aucune prétention, et, pour prix d'un mandat facilement obtenu, confère au plus simple bourgeois le droit de faire le beau et le mauvais temps dans la politique, d'allonger ou de biffer le code, de décréter que ceci soit bien et que cela soit mauvais.

« Il n'y a pas à dire: ces attributions, si élevées qu'elles soient, sont à la portée de toutes les mains. Pour en être revêtu, il ne faut qu'une heureuse chance et le vent de l'opinion soufflant d'un certain côté.

« Quant aux mérites intrinsèques du candidat, ils pèsent peu dans la balance. Depuis que la République semble devoir prendre pied en France, on a vu des hommes arriver à la députation parce qu'ils étaient de francs mauvais sujets, parce qu'ils ne savaient pas lire, ou même parce qu'ils avaient eu des démêlés avec la justice.

« Entre temps, néanmoins, et par pure distraction, notre parti laisse encore passer quelquefois un galant hom-

me. Et j'espère bien que c'est à ce titre que l'on a pensé à moi.

« Mon républicanisme théorique es d'une couleur assez foncée pour satisfaire aux exigences des *purs*; et, comme heureux correctif, mon coffre-fort bien garni me défend contre toute suspicion d'idées trop subversives.

« Bref, le comité central électoral, présidé par l'illustre Trouillasson, a daigné jeter les yeux sur mon humble personnalité. Les conseillers généraux Rubials, Tappin-Orsi, et autres premiers leurs concourent. Les journalistes Falot et Cascalet ne ménageront ni leur encensement ni leur esprit pour soutenir ma candidature... Il ne me reste plus qu'à rédiger ma profession de foi, c'est à-dire à dresser l'échelle magique qui doit me hisser sur la treille où mûrissent les raisins les plus vermeils.

« Du temps que je feuilletais ma bibliothèque, je me rappelle avoir lu, dans je ne sais plus quel auteur, qu'un quatuor suffisait au dix-huitième siècle pour rendre son auteur illustre. Nos pères sont dépassés. Aujourd'hui, il suffit d'une page de méchante prose pour conquérir, avec la popularité, la première magistrature de la république.

Rédigeons cette page avec soin. Et surtout, dans le plat que nous allons cuisiner, qu'il y en ait pour tous les appétits:

« Citoyens... »

« Non pas, cette qualification sent trop son radical. Vite, une sourdine à ma musette républicaine dont les sons paraissent trop criards... »

« Messieurs... »

« C'est encore pis. Avec ce mot, nous tombons en pleine réaction. Ne pourrais-je trouver le milieu entre ces deux nuances, quelque chose d'un peu centregauche. Voici:

« Chers concitoyens... »

« Ça va bien. Maintenant une petite pointe de désintéressement pour commencer. M. Thiers, qui s'y connaît, a rendu presque légendaires « ses chères études ». On en a ri. Le fait est que les rieurs ont toujours été les premiers dupes:

« Chers concitoyens, un décret vous appelle à faire usage de votre droit d'électeurs. Vous avez à pourvoir au remplacement d'un de vos représentants délégués... (Un clercal celui-là. Pour sa peine, je ne le nommerai pas.) Les comités républicains m'ont choisi pour leur candidat. Mon plus grand désir est de me soustraire à cet honneur, (comme je ments!) Mais... (je ne puis consciencieusement invoquer mes occupations, n'ayant rien à faire du matin au soir), mais... j'ai cru devoir sacrifier patriotiquement mon repos au salut de la cause sacrée que j'ai toujours défendue... »

« Doucement, il me semble que je m'échauffe. J'oublie la tactique de mon parti, qui affecte actuellement la modération. Le peintre Gros demandait un jour à Napoléon 1^{er} comment il voulait qu'on le représentât: — Calme sur un cheval fougueux, répondit l'Empereur. Plus les opinions sont ardentes, plus il faut apporter de mesure à les exposer. Pourtant, ne poussons pas la discrétion jusqu'à mettre notre drapeau en poche. Un petit éloge de la république, une gifle à la monarchie, un coup de pied à l'empire, et le pas difficile est franchi:

« Partisan de la souveraineté du peuple, je considère la république comme sa conséquence logique et nécessaire. D'ailleurs, la république est seule possible en France. Toutes les tentatives de restauration ont échoué les unes après les autres. Quant à l'Empire (mettrai-je ici un peu de boue de Sedan? non, c'est devenu trop banal) quant à l'Empire, dont nous expions les folies, il est irrévocablement condamné... »

« Inter me, ce raisonnement n'est pas fort. D'abord l'Empire, grâce aux sottises du Quatre-Septembre qui lui servent de repoussoir, n'a cessé depuis trois ans de regagner pied à pied le terrain qu'il avait perdu. Pour ce qui est de la monarchie, je ne sache pas que le comte de Chamberd ait autant balconné que M. Thiers ou Gambetta. Mais ceci s'adresse à des gens peu difficiles en fait de véracité ou même de vraisemblance. Continuons notre petit speech:

« Puisque la République existe... (quel pitoyable argument se présente au bout de ma plume! cela revient à avancer ceci: puisque nous sommes malades, demeurons malades... comment dirais-je bien?... bah! on n'y verra que du feu...) Puisque la République existe, n'ayons-nous pas intérêt à la consolider? L'illustre M. Thiers,

qui donna un si bel exemple de patriotisme en renonçant à ses anciennes préférences politiques, a fait la démonstration de cet axiome dans de nombreux discours, et tout récemment encore en Italie... »

« Il me semble que j'évoque là de mauvais souvenirs. On va me jeter à la tête les paroles imprudentes prononcées à Bologne et à Milan. Hâtons-nous de biffer ce dernier membre de phrase, et, pour tenir la balance égale, accordons en passant un petit éloge à Mac-Mahon. C'est un bon tour joué à la réaction que de se montrer plus partisan qu'elle du Septennat:

« Bon gré, mal gré, l'existence légale de la république a reçu sa sanction le jour où furent votés les pouvoirs de Mac-Mahon, (il me faudrait ajouter pour être juste que les républicains se gardèrent bien en cette circonstance de donner leurs voix au maréchal, mais taisons ce détail). Je n'ai d'autre but que d'affirmer ces pouvoirs par mon concours loyal. Je n'ai jamais compris autrement la mission... »

« Peste! me voici presque aussi Mac-Mahonien que M. Decazes ou M. de Broglie! Un pas en arrière, s'il vous plaît, ma chère plume. Ceci est pour toi, ô Trouillasson!

« Si l'impuissance de l'Assemblée continuait de se manifester, s'il devenait plus en plus évident que les partis sont incapables d'organiser quelque chose de bon, le devoir de tout député républicain serait de demander la dissolution qui... la dissolution que... »

« Rien de neuf à dire sur ce sujet qui me donne à l'avance froid dans le dos. Coupons-là. Il me reste à me résumer. Quelques mots de mes croyances religieuses auraient naturellement trouvé leur place ici. Mais, outre que je n'en ai guère de positives, cela donne à un homme une certaine physionomie cléricalle capable d'effaroucher une notable portion de mes futurs électeurs. Il vaut mieux finir en entamant la question sociale. Allons! quelques phrases bien senties, et surtout de la modération.

« Chers concitoyens, sachez que j'ai le cœur large et généreux. Je suis à la fois conservateur et homme de progrès, oiseau et souris, chair et poisson. J'appartiens à l'aristocratie par ma fortune, à la démocratie par mes idées. Aux uns, j'offre des garanties d'ordre et de sécurité, aux autres je promets de satisfaire leurs aspirations légitimes. La route politique du républicain modéré est presque aussi étroite que celle dont parle l'Evangile: à droite, se trouve l'ornière du passé, à gauche s'ouvre l'abîme des innovations téméraires. Je saurai me maintenir sans broncher ni dévier d'une semelle entre ces deux écueils. Votez donc pour moi et aidez-moi à fermer l'ère des révolutions par la proclamation de la république. Comme l'ont si bien prouvé l'avisé Casimir Périer par ses paroles, et le malin Gribouille par son exemple, le meilleur moyen de se garantir de la pluie c'est encore, à défaut de parapluie, de se plonger résolument dans l'eau. »

« Telle est la circulaire habile que le candidat riche et républicain a écrite à l'usage des électeurs.

Après l'avoir remise au net, il la relut et en fut très-satisfait.

Il l'envoya le soir même à l'illustre Trouillasson qui fit un peu la grimace, parce qu'il lui sembla que les déclarations de son correspondant n'étaient pas suffisamment catégoriques et qu'elles péchaient par trop de prudence. Cependant, n'osant se prononcer tout seul en cette occurrence, il convoqua le Comité central électoral et mit le document sous ses yeux.

Après un débat long et orageux, la profession de foi fut déclarée satisfaisante, à la majorité d'une voix. Trouillasson avait voté contre, cela va sans dire. Ce qui le mortifia encore davantage, ce fut d'être chargé de faire connaître l'admission prise à l'intéressé, ce qu'il fit avec une mauvaise grâce toute républicaine.

P.-S. En finissant, nous nous apercevons d'un oubli. Nous n'avons pas indiqué suffisamment le lieu où se passa la scène aussi intime que véridique que nous venons d'avoir l'honneur de raconter.

Il est tard pour réparer cette omission, et nous ne le ferons pas. Tout bien considéré, du reste, nous trouvons encore préférable de laisser aux lecteurs perspicaces le plaisir de deviner. Un avis toutefois. Trois élections sont à faire en ce moment. On peut se transporter, en nous lisant, sur les bords de la Drôme ou de l'Oise; mais, de grâce, qu'on ne s'attarde pas sur ceux de l'Escaut.

Emancipateur. J. BRUYELLE

Les falsifications des denrées alimentaires

Les progrès constants de la science ne font assister à un singulier spectacle. D'une part, des perfectionnements nouveaux ingénieux viennent chaque jour mettre notre disposition des produits plus purs, plus purs, soit qu'il s'agisse de substances alimentaires ou médicamenteuses, soit qu'on considère ces matières si diverses employées dans les arts, l'industrie et le métier domestique; mais, d'autre part, ces mêmes découvertes si précieuses à l'amélioration matérielle de l'humanité viennent fournir de nouvelles armes à la fraude la plus coupable: on la voit emmener avec elle diabolique habileté, au service de ses honteuses manœuvres, les plus conquêtes de nos savants.

L'art des falsifications est parvenu aujourd'hui à un degré de perfection inconnu. Dire que son origine se perd dans les temps, c'est la faire remonter à la naissance même du commerce; mais certaines circonstances politiques ou économiques ont exercé, comme on l'a remarqué, une influence importante sur son développement. Ainsi, il est manifeste qu'à la suite de événements de la fin du XVIII^e siècle, la France s'est trouvée forcée de chercher de succédanés pour remplacer des produits qui faisaient défaut sur ses marchés, et qu'un certain commerce s'est laissé, plus encore que par le passé, engager dans la voie de la fraude. Mais il est juste de constater que le fléau de la falsification ne s'évit pas avec moins d'intensité dans d'autres contrées, comme l'Angleterre, par exemple, qui n'ont pas la même excuse.

Tout d'abord, il n'est pas inutile de déterminer ce qu'on doit entendre par *falsification*, *septicification*. On désigne par ce mot le mélange ou l'addition de quelque matière étrangère non dénommée à une marchandise mise en vente, avec l'intention de réaliser un gain frauduleux. La vente d'une substance pour une autre, par exemple de la plombagine pour du bioxyde de magnésie, n'est pas à proprement parler une falsification: c'est une substitution, plus ou moins blâmable, c'est vrai, mais qu'il est bon de caractériser. Autre exemple, que les ags lecteurs comprendront: l'acide sulfurique, qui contient de l'acide arsénique lorsque la matière première, le soufre, provient de pyrites arsenicales; l'acide chlorhydrique fabriqué au moyen de cet acide sulfurique contient du chlorure d'arsenic, et un grand nombre de produits chimiques et pharmaceutiques, préparés à l'aide de ces acides peuvent renfermer de l'arsenic; tous ces produits sont *impurs*, mais il serait inexact de les dire *falsifiés*. Seulement, la falsification caractérisée lorsque ces mêmes produits reconnus et acquis comme impurs par le vendeur, sont offerts comme purs à l'acheteur, qui est induit à les accepter et à les payer comme tels. Il ne faut pas, d'autre part, hésiter à qualifier de falsifications la mise en vente sous le nom de café de mélange qu'on sait être de café et de chicorée, ou sous le nom de chocolat d'un mélange intentionnel de cacao, de sucre et d'amidon.

L'acheteur, entrant dans un magasin, a le droit formel, croyons-nous, de recevoir du vendeur l'article qu'il demande et non pas un mélange arbitraire auquel ce dernier en a donné artificiellement les apparences: s'il est engagé à prendre livraison de ce qu'il ne demande pas et à donner son argent contre un objet dont la valeur est moindre que celle de la marchandise dont il a besoin et qu'il croit payer, il est évidemment trompé, il est victime d'une falsification. Voilà la vérité, et nous trouvons que la conscience publique est devenue beaucoup trop accommodante sur ce chapitre. Pour appeler les choses par leur nom, la falsification, préparée dans l'intention de tromper l'acheteur sur la qualité de la nature de la marchandise et de réaliser par là un gain frauduleux, n'est qu'une forme de l'escroquerie. Nous verrons toutefois l'heure de quelles raisons se paie le mercenaire déloyal pour s'aveugler lui-même sur la portée de manœuvres nettement inhérentes.

En attendant, il importe à la morale publique et à d'autres encore plus palpables que ces fraudes soient réprimées. La recherche de la culpabilité et de la responsabilité se complique malheureusement de sérieuses difficultés en raison des différences, mais entre lesquelles passent le plus souvent les marchandises pour arriver du producteur au consommateur. Il n'est pas rare que la falsification soit le fait du producteur, comme pour la gemme, le thé, etc., qui nous viennent de contrées beaucoup trop avancées à cet égard en civilisation; d'autres fois, le coupable est le manufacturier ou le commissionnaire, et le débitant, trompé lui-même, vend de bonne foi au consommateur un produit falsifié. On a donc été porté à faire deux grandes classes de falsificateurs: dans la première, on a rangé les producteurs ou manufacturiers, avec tous les intermédiaires, qui vendent en gros aux débitants; dans la seconde, les débitants eux-mêmes, qui vendent en détail au consommateur. Cette distinction est importante au point de vue de la responsabilité comme au point de vue des moyens de répression. Certaines falsifications, le fait est curieux à noter, ne peuvent être exécutées qu'en grand dans des usines men-

« On lit dans la *Patrie*: « Malgré les dires contraires, la date pour le renouvellement des conseils municipaux n'est point encore fixée; c'est dans ce sens que le ministère de l'intérieur a répondu à plusieurs préfets qui demandaient à ce sujet les renseignements précis.

« Nous croyons cependant pouvoir dire que cette date sera définitivement arrêtée dans le conseil de mercredi prochain. Le général de Chabaud-Latour ainsi que tous les ministres actuellement absents, doivent y assister.

Le *Patriote d'Ajaccio* publie une lettre-programme du prince Napoléon aux électeurs d'Ajaccio. Il rappelle sa lutte contre la politique du Mexique et de Mentana, sa participation à la politique qui a valu l'affranchissement de l'Italie, l'annexion de la Savoie, le libre-échange; son opposition aux candidatures officielles et à la guerre de 1870. Il déclare réprouver la politique réactionnaire et cléricalle des chefs impérialistes. Deux seuls partis existent; la réaction et le progrès. Il est pour le progrès. Plus de dictature. Il veut un gouvernement démocratique, avec l'instruction gratuite, l'organisation de l'armée, la modification des impôts, l'émancipation des communes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté de la presse, le droit d'association, la suppression des entraves administratives gênant le développement du commerce. Il termine en repoussant l'accusation d'ambition personnelle.

Une profession de foi républicaine

Un futur candidat, propriétaire riche et républicain convaincu, (rare avis!) est assis dans son cabinet de travail. Sur son bureau sont ses journaux, sa correspondance, de l'encre, une plume, et une feuille de papier in-quarto. Il semble enfoncé dans de riantes méditations qu'il interrompt par ce monologue décousu:

« Et dire que grâce à ce merveilleux enchanteur qui a nom: Suffrage universel, on peut se coucher le soir Gros-Jean comme tout le monde pour se réveiller le lendemain souverain au petit pied!

« Le progrès est tout de même une belle chose!

« On parle avec admiration du télégraphe, des chemins de fer, de la photographie, du vélocipède: mais qu'est-ce que cela en regard de l'invention sublime qui ouvre des perspectives incalculables à l'ambition humaine, ne rebute aucune prétention, et, pour prix d'un mandat facilement obtenu, confère au plus simple bourgeois le droit de faire le beau et le mauvais temps dans la politique, d'allonger ou de biffer le code, de décréter que ceci soit bien et que cela soit mauvais.

« Il n'y a pas à dire: ces attributions, si élevées qu'elles soient, sont à la portée de toutes les mains. Pour en être revêtu, il ne faut qu'une heureuse chance et le vent de l'opinion soufflant d'un certain côté.

« Quant aux mérites intrinsèques du candidat, ils pèsent peu dans la balance. Depuis que la République semble devoir prendre pied en France, on a vu des hommes arriver à la députation parce qu'ils étaient de francs mauvais sujets, parce qu'ils ne savaient pas lire, ou même parce qu'ils avaient eu des démêlés avec la justice.

« Entre temps, néanmoins, et par pure distraction, notre parti laisse encore passer quelquefois un galant hom-